

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 JUILLET 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—Charles Quint chez D. de Bergame, par A. D...—Quelques notes, par A. Pelletier.—Poésie : Pauvre Crémazie, par A. Lozeau.—Gretchen, par Jean Remuna.—L'onde et l'ombre, par V. Hugo.—Poésie : La première dent de bébé, par E. Ladoucur.—Poésie : France, par P. Déroulède.—Amours brisées, par Laurette de Valmont.—Midi, par H. Gréville.—Nos photographes.—Un bon caractère, par R. Lienhard.—Poésie : Un souvenir à Dieu, pendant les vacances, par l'abbé Chevojon.—Notes d'histoires naturelles.—Petites récréations scientifiques.—Primes du mois de juin.—Description des toilettes.—Embrasse papa, par M. Corday.—Carnet de la cuisinière.—Propos du docteur.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.

GRAVURES : La célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal ; Portraits de deux petits saints Jean-Baptiste ; Le char des plâtriers ; Char historique du Cercle St-Jean-Baptiste ; Char représentant Louis XIV ; Char de la photographie ; Char des Carrossiers ; Chars des menuisiers ; Le défilé.—Nos toilettes.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, c'était la fête patronale de S. G. Monseigneur notre révérendissime archevêque.

La fête fut tout intime : Monseigneur dit la messe, qui fut suivie de la toujours émouvante cérémonie d'une ordination.

Nous nous souvenons de l'époque heureuse où il nous était donné de présenter, en pareille circonstance, nos plus humbles hommages, nos vœux les plus sincères, aux Princes de l'Eglise que doivent vénérer même les rois de la terre : si nous n'avons pu, de vive voix, exprimer ces souhaits, ce respect filial à Monseigneur, qu'il daigne du moins les agréer en ce moment.

Ad multos annos !

Nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs connaissent presque tous l'excellent et distingué

magistrat, l'honorable M. Loranger. Cet homme de bien, aux allures aristocratiques, est un ami du peuple dont il ne cesse de s'occuper, dont il étudie les besoins cherchant les meilleurs moyens de promouvoir le bien-être physique sans doute, mais surtout moral de l'ouvrier, du pauvre, de l'enfant abandonné, de l'orphelin, qui déjà, peut-être, glisse dans la fange du vice...

Aussi, aux premiers rangs de la *Société d'Economie sociale* qui protège les pauvres petits enfants dont personne ne s'occupe, mais que recueillent les bons Pères de Montfort et d'Arundel, voyez-vous figurer l'honorable juge M. Loranger.

Mais pourquoi, me direz-vous, cet éloge de M. Loranger ?

—Parce que, pour faire l'éloge du fils, je ne puis mieux faire qu'exalter le père.

Tous, ou presque tous, ont profité des conférences données, sous les auspices des Révérends Pères Jésuites de la rue Bleury, du Révérend Père Ruhlman plus particulièrement, par l'*Union Catholique* dont le dévoué président est M. de Lorimier.

Et quand le président était retenu chez lui, vous voyiez se lever un tout jeune homme au visage sympathique, aux traits fins et empreints de bienveillance et de noblesse : c'était M. Louis Loranger, le vice-président, le fils de l'honorable juge.

M. Louis Loranger a soutenu, le mercredi, 28 juin, après-midi, et durant trois heures, une thèse dont le succès devait lui donner le titre envié de *Docteur en droit*. Il obtint l'unanimité des voix du jury de l'Université, devenant ainsi le plus jeune des docteurs en droit du barreau de la province de Québec, puisqu'il n'a que 29 ans.

Nous permet-il de lui offrir nos félicitations les plus vives, les plus sincères ? Nous nous réjouissons, et du bonheur de ses bien-aimés parents, et de l'honneur qu'il a mérité par sa science.

La réunion de la conférence de la Paix, à La Haye, où il ne manque que le seul et vrai représentant de la paix, le Souverain Pontife, a fait et fait encore couler des flots d'encre.

Nous avons dit, dans le temps, notre sentiment au sujet de ce congrès : quelles que soient les décisions votées, elles resteront lettre morte, parce qu'il n'y a pas de force contre la force.

Et comme pour nous donner raison, précisément pendant que les délégués agitent les questions de réduction des armées, de suppression des guerres, la perfide Albion précipite ses levées de troupes, arme ses navires afin de les lancer contre un petit peuple de braves, la-bas, au sud-est de l'Afrique ; l'empereur de Russie, le promoteur de ce congrès, signe une augmentation de trois cent mille guerriers et l'ordre de construire de nouvelles frégates ; la Prusse exerce fiévreusement ses innombrables bataillons, la France, malgré l'état d'anarchie dans lequel elle se débat, perfectionne ses terribles engins sous-marins : n'est-il pas vrai de dire que le point final des délibérations du congrès de la Paix sera tracé par... un boulet de canon ?

Nous voulons relever ici un article fort bien écrit au point de vue littéraire, article publié il y a trois semaines environ par un journal de Paris publiant tout ce que l'on veut, pourvu que cet on présente bien ce qu'il dit.

Le fond de cet article plein de belles phrases, de périodes sonores, est ceci : "Le protestantisme l'emporte sur le catholicisme ; le protestantisme est la seule religion aux vues larges et bienfaisantes ; le protestantisme est la religion de l'avenir."

A la première de ces étranges assertions, répond victorieusement la quantité, mais surtout la qualité, des hommes éminents du protestantisme revenant au catholicisme. Plus que de longues et savantes dissertations, cette preuve est convaincante et péremptoire.

La division pleine d'aigreur en même temps que d'affolement dans laquelle se débat le protestantisme râlant, anéantit de soi-même la seconde assertion.

Quant à la troisième, il suffit, de voir les progrès de nos missionnaires par toute la surface du globe ; le

triomphe du catholicisme en Chine, son expansion dans les colonies nouvelles de France, et même dans les colonies anglaises malgré les capitaux formidables dont disposent les sociétés bibliques d'Angleterre, il suffit, disons-nous, de cette simple constatation pour arracher à l'homme le plus prévenu le vieux cri de Julien l'Apostat : "Tu as vaincu, Galiléen !"

Le congrès de la Paix sera oublié depuis longtemps ; le fracas des combats aura tenu dans les plus mortelles angoisses bien des peuples de tous les continents, que le gibet du Galiléen dominera encore les ruines fumantes, que les supplications des désespérés monteront désespérément encore vers l'éternel Galiléen qui, malgré tout, restera éternellement vainqueur.

L'homme s'agite : qu'est-il ?..

Au fronton d'un vieil édifice, en Italie, dans un cadran solaire séculaire, je lisais un jour, n'étant guère qu'un enfant :

*Che s'n'io senza sol ?
E tu, uomo, che sei senza Dio ?*

Que suis-je, moi, sans soleil ?—Et toi, ô homme ! qu'es-tu sans Dieu ?

Aux beaux jours ensoleillés du pays des fleurs, le cadran solaire, sans le moindre trouble, indique toujours l'heure, montre toujours sa devise à laquelle donne une âcre saveur l'imperturbable ironie des périodes latines entassées sur les périodes anglo-saxons. Le vingtième, le vingt et unième siècle liront avec le même sentiment de confusion ou d'adoration ce qu'ont lu les siècles enfouis dans l'immuable recommencement :

E tu, uomo, che sei senza Dio ?..

Les nations se fondront ; les races disparaîtront ; les trônes glisseront, peut-être dans la boue, peut-être dans le sang. Les villes se changeront en nécropoles, et sur toutes les tombes on inscrira, au siècle futur, aux siècles qui le suivront, des épitaphes dans le genre de celle qu'on peut lire, à travers les sarcophages luxueux peuplant le chevet intérieur de la superbe cathédrale Saint-Etienne de Vienne, en Autriche :

*Ego fui princeps,
Episcopus ;
Sum pulchris,
Nihil.*

Je fus prince, j'étais évêque ; je suis poussière, je ne suis rien !

Pas de date...

Qu'importe la date—en face de l'éternité ?..

CHARLES-QUINT CHEZ D. DE BERGAME

(de *L'Art en Italie*, par Mgr S. Brunner)

Damiano de Bergame, le plus célèbre maître en mosaïque sur bois, fut reçu, en 1528, au couvent des dominicains à Bologne.

Cette ville réunissait dans ses murs à cette époque, des princes et des potentats comme elle n'en a jamais vu et n'en reverra jamais.

Charles-Quint et Clément VII, accompagnés de leurs suites, séjournèrent longtemps à Bologne. On y lit encore aujourd'hui la date du couronnement de l'empereur, inscrite sur un pilier des stalles par Damiano : c'était le 14 février 1530.

Le 7 mars de la même année, à la fête de saint Thomas d'Aquin, Clément VII avait accordé une indulgence plénière à l'autel de ce glorieux saint, dans l'église des dominicains. Le pape et les cardinaux se rendirent pour la grand-messe solennelle à cette église. Charles-Quint y assista aussi avec le duc d'Este et une suite nombreuse.

Après la messe, l'empereur résolut de faire une visite avec le duc d'Este à Damiano, et de surprendre l'artiste à son travail. Damiano occupait au couven